

rien tenté, car nous n'avons pas les fonds nécessaires pour les imiter. Ce n'est pas que nous ne nous posions pas de telles questions. C'est que même si nos ressources ont augmenté à vive allure, nous n'avons pu réserver des fonds spéciaux pour les programmes particuliers auxquels vous faites allusion.

M. Martineau: Mais nous en avons fait la demande.

M. Boucher: Nous en avons fait la demande, et nous sommes raisonnablement certains qu'il s'agit du genre de développement que le gouvernement voudra encourager, dès que la situation financière s'améliorera.

Le président: En d'autres mots, diriez-vous que jusqu'à maintenant, et peut-être pour quelque temps encore, le Conseil des Arts du Canada a eu pour fonction ou mission principale de susciter ou d'essayer de susciter des possibilités de recherche dans le monde universitaire?

M. Boucher: Oui.

Le sénateur Cameron: J'aimerais revenir au point soulevé par le doyen Slater. A la radio ce matin j'ai entendu un commentaire du docteur Steele, de l'Université Carleton, selon lequel 80 p. 100 des professeurs de sciences sociales ne sont pas Canadiens. Il n'a pas précisé que ce sont des Américains.

Je sais qu'il en était ainsi il y a quelques années, mais j'ai été étonné que le pourcentage soit si élevé de nos jours.

M. Martineau: Il ne l'est pas. Monsieur Milligan peut le démontrer.

M. Frank Milligan, directeur adjoint du Conseil des Arts du Canada: La vérité, c'est qu'actuellement personne ne dispose d'assez de données statistiques pour dire quel est le pourcentage exact. Mais nous savons certaines choses. Par exemple, nous savons qu'à cause de la croissance extrêmement rapide des universités au cours des dix dernières années, à laquelle le docteur Slater a fait allusion, il aurait été tout simplement impossible de les pourvoir d'un personnel composé uniquement de Canadiens, si ce n'est qu'à cause de la situation historique qu'il a décrite où nous n'avons marqué que très peu de progrès dans les études supérieures et assez peu de Canadiens allaient se perfectionner à l'étranger, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, ou en France.

Pour répondre aux pressions démographiques toujours croissantes, les universités n'avaient qu'une solution: engager des professeurs à l'étranger et il s'est trouvé qu'au même moment il y avait beaucoup de professeurs américains disponibles.

Plusieurs raisons expliquent cet engouement des intellectuels américains qui soudai-

nement se sentaient poussés à venir enseigner au Canada. Il y aurait lieu de chercher pourquoi ces savants américains étaient si anxieux d'émigrer ici. Le climat politique y était peut-être pour quelque chose. Dans certains cas, la guerre du Viet-Nam peut être une explication valable. C'est peut-être aussi que, pour la première fois, ces savants ont découvert que les salaires, les conditions de travail et l'appui accordé aux travaux de recherche au Canada pouvaient se comparer à la situation qui prévaut dans les universités américaines. On pourrait citer plusieurs raisons, mais c'est un fait qu'ils sont venus en grands nombres.

Les résultats de cette immigration ont été divers. Dans une institution aussi vaste et aussi forte que l'Université de Toronto, il existait déjà un noyau solide de savants, composé en majorité de Canadiens, et l'intégration des nouveaux venus a pu se faire sans trop de difficultés. Mais des jeunes universités comme Waterloo et Simon Fraser, ou une université en pleine expansion mais relativement jeune comme Carleton, ont subi l'influence des nouveaux venus parmi le personnel de leurs facultés, au point que certaines de ces facultés ont un personnel à majorité non canadienne et, plus précisément, à majorité américaine.

Cette situation crée des problèmes. Elle crée des problèmes de programmes d'enseignement, car ces nouveaux venus apportent avec eux leurs propres intérêts intellectuels. Nous connaissons le cas d'une faculté de littérature anglaise qui consacre six cours au roman américain, mais ne donne qu'un cours tous les deux ans sur le roman canadien. Cette situation reflète bien l'aspect que prennent certaines facultés.

Et il y a cet autre problème: dans les universités canadiennes, le recrutement du personnel enseignant est confié, surtout aux facultés elles-mêmes. Si une faculté devient solidement ou à majorité «américaine», il y a tendance que ces professeurs américains invitent leurs propres compatriotes à se joindre à eux. C'est un problème auquel les universités canadiennes doivent faire face.

Dans certaines de nos institutions, il existe donc des problèmes critiques auxquels il faut trouver des solutions, mais je demeure convaincu que cette situation n'est que passagère. Je le crois partiellement à cause des statistiques dont nous disposons à l'heure actuelle sur le nombre de Canadiens qui étudient dans les institutions de haut savoir, tant au Canada qu'à l'étranger.

Les institutions canadiennes de haut savoir se sont multipliées, surtout dans le domaine des humanités et des sciences sociales. Cette